

BULLETIN SALESIEEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Farmi les choses divines, les plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine fonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qui le reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Nice, Place d'armes, N. 1 & Marseille, Rue des Romains, N. 9

SOMMAIRE — Dom Bosco en France — Arrivée de Dom Bosco à Turin — La Dévotion à Notre Dame Auxiliatrice — La Fête de Notre Dame Auxiliatrice à l'Oratoire de Saint François de Sales — Grâces obtenues par l'intercession de N. D. Auxiliatrice — Fête et Conférence des Coopérateurs dans l'Oratoire Saint Léon à Marseille — La Procession du Très-Saint Sacrement à l'Oratoire St. Léon — Lettre de la République Argentine — Le Comte Charles Cays de Giletta — Echos de Paris.

DOM BOSCO EN FRANCE.

Depuis quelques semaines, les journaux de France, et d'Italie sont remplis de nouvelles sur Dom Bosco, notre vénéré Supérieur, et bien-aimé père. Après avoir visité les orphelinats et les colonies agricoles déjà établies en France, cédant aux instances répétées de nombreux amis, il s'est rendu dans plusieurs villes de cette généreuse nation; il y a plaidé la cause des milliers de pauvres jeunes gens qu'il doit élever et nourrir et des nombreuses œuvres de charité et de religion qu'il doit mener à bonne fin; nous citerons entr'autres l'église, et l'hospice du Sacré-Coeur de Jésus à Rome. Partout il a recueilli les plus cordiales démonstrations d'estime et de respect, de la part de personnes de toute classe et de tout rang.

Le 29 Avril il a prêché dans la vaste et magnifique église de la Madeleine. Une foule immense était accourue pour l'entendre. Les journaux les plus célèbres de la capitale ont saisi cette occasion pour

publier de magnifiques articles, reproduits ensuite, ou tout au moins analysés, par divers journaux Italiens.

Nous transcrivons volontiers ici tous ces articles; mais les faits qui en forment le fond sont tous déjà bien connus de nos Coopérateurs; nous devons d'ailleurs nous abstenir de reproduire ces articles parce qu'ils contiennent des louanges trop personnelles à l'adresse de Dom Bosco. Autant notre bon père se réjouit de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes et de trouver partout des appuis pour ses œuvres, autant il souffre que nous attribuions à lui-même le bien qui s'opère, et l'admiration dont il est l'objet.

Toutefois, nous sommes heureux de signaler quelques passages de son discours à la Madeleine, discours reproduit déjà par bien des journaux :

« Je suis profondément ému, à la vue d'un si nombreux, auditoire, disait-il, et je ne sais comment répondre à cet empressement. C'est pour moi une consolation inexprimable de parler à une assemblée si considérable de bons catholiques. C'est de la jeunesse que j'ai à l'entretenir. Selon la parole de l'un de vos plus illustres prélats, Monseigneur Dupanloup, la société sera bonne si vous donnez une bonne éducation à la jeunesse; si vous la laissez entraîner au mal, la société sera pervertie. — Quand on me parle de la jeunesse, disait un saint prêtre (Monseigneur de Ségur), je ne veux pas qu'on m'entretienne de projets, je veux

que l'on me dise ce que l'on a fait, je veux voir les résultats acquis.

Je vous exposerai donc simplement ce que la divine Providence nous a permis de faire pour la jeunesse : vos cœurs en seront touchés. Vous vous intéresserez à nos pauvres orphelins abandonnés. Non seulement nous voulons nourrir, élever, instruire tous ceux que nous avons déjà recueillis, mais nous voulons en sauver beaucoup d'autres ; votre concours nous est indispensable pour cela. — Puis arrivant au récit sommaire de l'origine de l'Oratoire et de son développement, notre vénéré supérieur, après avoir indiqué les maisons de bienfaisance, ouvertes jusqu'à ce jour en faveur des enfants du peuple, en divers pays de l'ancien et du nouveau monde, se complut à donner des détails plus particulièrement minutieux et circonstanciés sur les maisons de France. Expliquant ensuite comment il a pu faire face aux immenses dépenses requises pour toutes ses fondations, Dom Bosco s'exprima ainsi : « Pauvre prêtre, ne pouvant disposer de grandes ressources, comment ai-je pu fonder et soutenir ces œuvres. C'est là le secret de la miséricordieuse bonté de Dieu, il lui a plu de favoriser notre œuvre parce que le bien de l'église et celui de la société reposent sur la bonne éducation de la jeunesse. La Sainte Vierge s'est fait notre collectrice ; c'est à elle que nous devons les succès de nos œuvres ; c'est elle qui nous a procuré les moyens de construire nos maisons et nos chapelles. Nous n'avons jamais marché que sous sa protection : elle bénit quiconque s'occupe de la jeunesse.

Dom Bosco termina son discours en invoquant les bénédictions de Dieu sur l'assistance qui, tout émue, demeurait suspendue à ses lèvres. »

Nous sommes heureux aussi de recueillir une observation que nous trouvons dans un article du *Clairon*, reproduit, le deux mai, par le *Salut public* de Lyon. On sait avec quelle générosité Paris et d'autres villes de France ont su répondre à l'appel de Dom Bosco, et lui faire les plus gracieuses offrandes. On sait aussi qu'une exagération, par trop enthousiaste, fit monter jusqu'à cent mille francs la somme des offrandes recueillies à la Madeleine (Le chiffre réel était bien plus modeste, il était de onze mille francs). Mais, en admettant même ce chiffre par trop élevé, on doit s'écrier avec raison : eh ! que sont cent mille francs en comparaison des énormes dé-

penses faites ou à faire pour le vivre, le vêtement, l'éducation de tant de milliers de pauvres orphelins et autres déshérités de la fortune, recueillis dans les maisons de Dom Bosco ! et, pour ne rien dire de ses autres œuvres, que sont cent mille francs, pour élever, ne fût-ce que le seul orphelinat du Sacré-Cœur à Rome ! Avec l'église, qui en fait partie, cet orphelinat, les travaux une fois terminés, n'aura pas coûté moins de deux millions. C'est donc à bon droit que *Le Clairon* écrit : « *Il faut de l'argent, de l'argent toujours, de l'argent en très-grande quantité.* »

Terminons cette courte relation par quelques mots empruntés à *La Liberté* de Paris ; ce journal, peu suspect en pareille matière, conclut ainsi son long article du 5 mai : « Dom Bosco quitte aujourd'hui Paris, mais il compte y revenir prochainement. Tous nos vœux pour la prospérité de son œuvre accompagnent ce saint homme, et nous souhaitons que le sort de nos orphelins de Paris — il en reste tant sur le pavé ! — le rappelle un jour parmi nous. »

ARRIVÉE DE DOM BOSCO A TURIN.

Le jeudi 31 mai vient d'être, pour l'Oratoire de St. François de Sales, résidence ordinaire de Dom Bosco, un jour de fête et de bien grande joie. Depuis plus de quatre mois le bon père avait quitté ses enfants de Turin, pour aller voir leurs frères de France, et recueillir les moyens nécessaires pour augmenter encore, dans ce bel et généreux pays, la famille Salésienne. Il revenait enfin, bien impatientement attendu par tous ces jeunes cœurs, avides de le revoir et de goûter encore les douces et pieuses impressions, auxquelles sa voix paternelle les avait depuis longtemps habitués. À neuf heures du matin, il entra à l'Oratoire accueilli avec les marques de la plus grande dévotion par un certain nombre de personnages de la ville de Turin et des pays étrangers. Dire l'enthousiasme des jeunes gens, décrire leurs transports, serait chose impossible. Au milieu des vivats, des applaudissements et des accords de la musique instrumentale, le joyeux cortège se dirigea vers les portiques de l'Oratoire, tapissés et ornés comme aux plus belles fêtes. Là Dom Bosco adressa quelques paroles du cœur à ses chers enfants ; et, regardant avec un sourire le chapeau français qu'il tenait à la main, il dit plaisamment : — Peut-être, en voyant ce chapeau, croirez-vous que Dom Bosco n'est plus celui d'autrefois ; peut-être craindrez-vous que la France ne vous ait entièrement enlevé son cœur ; rassurez-vous, mes chers enfants, je suis toujours celui que vous avez connu, votre ami le plus dévoué ; tous, français et italiens, espagnols, américains ou portugais, je vous

aime, parce que vous êtes jeunes et pleins de bonne volonté, parce que vous avez besoin d'un ami, d'un père qui veille sur vos premiers pas dans la vie; parce que tous vous êtes le troupeau choisi que notre bon Sauveur m'a plus spécialement confié. Aussi ne cesserai-je de me dévouer à votre bonheur, tant qu'un souffle de vie me restera. La pensée de mes chers enfants ne m'a jamais quitté pendant mon voyage, tous les jours je priais pour eux, tous mes travaux étaient pour eux, et j'étais bien heureux de constater à chaque instant l'efficacité des prières que vous et tous vos frères ne cessiez de faire pour moi. Je désire que mardi prochain, 5 juin, nous célébrions une fête splendide en l'honneur de Marie Auxiliatrice. Cette bonne Mère nous a protégés en ce long voyage, elle nous a obtenu de Dieu de bien grandes grâces, des faveurs signalées, auxquelles vous-mêmes n'avez pas été étrangers. Nos prières, en cette fête solennelle, auront pour but spécial d'attirer les bénédictions de Dieu sur nos bienfaiteurs, principalement en ce voyage que je termine aujourd'hui, et sur tous ceux qui se sont recommandés à nos prières. J'aurais bien d'autres choses à vous dire; mais, en voilà bien assez pour le moment, car il me tarde d'aller célébrer la sainte Messe à l'autel de Marie Auxiliatrice, pour la remercier de sa céleste protection. »

A ces mots le pauvre prêtre, incapable de contenir son émotion, sentit ses yeux se gonfler et versa des larmes, témoins irrécusables des sentiments d'amour et de reconnaissance, qui se pressaient dans son cœur, pour Dieu et pour Marie Auxiliatrice, à laquelle il reconnaissait devoir tout le bien qu'il lui avait été donné de faire.

Les jeunes gens le suivirent; et, d'un élan spontané, rentrèrent à l'église, dont ils venaient à peine de sortir. Ils assistèrent avec recueillement à la messe de Dom Bosco et récitèrent le rosaire; après quoi, le chant joyeux du *Te Deum* leur fournit un moyen d'épancher leurs jeunes âmes et de remercier Dieu de leur avoir reconduit sain et sauf leur père bien aimé.

Le soir même, Dom Bosco, selon la promesse donnée plusieurs jours à l'avance, fit à ses Coopérateurs de Turin une conférence, qui ne dura pas moins de cinquante minutes. Dans ce style, simple et familier, mais empreint de zèle apostolique, dont ses discours de France n'ont pu donner qu'un bien pâle reflet, Dom Bosco s'attacha à démontrer à son auditoire que, l'une des œuvres les plus importantes, auxquelles il puisse nous être donné de nous employer en ce moment, est, sans contredit, l'éducation morale de la jeunesse, afin d'arriver à former avec le temps de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens; il loua les efforts que font bien des catholiques, en un grand nombre de pays, afin d'atteindre un si noble but; il signala les progrès que, grâce à la protection de Dieu et au concours des Coopérateurs et des Coopératrices, les œuvres Salésiennes ont faits en Europe, et surtout en Amérique. A ce propos il parla de son voyage en France; il dit avec quel généreux élan, le clergé et les fidèles ont partout reconnu l'association des Coopérateurs, et se sont empres-

sés de l'accueillir, comme un moyen facile et efficace de réussir à sauver la jeunesse, et par suite les générations futures. Il exposa rapidement quelques-uns des principaux moyens qu'un Coopérateur peut facilement et utilement employer à faire du bien à la jeunesse, sans avoir même à sortir des confins de sa paroisse, ou du sein de sa famille. Partout en effet on peut s'employer à écarter des yeux de l'enfant les mauvais journaux et les mauvais livres; partout on peut s'attacher à faire arriver dans leurs mains de bonnes publications; — détruire la mauvaise presse, encourager et propager la bonne presse, sont des œuvres éminemment convenables à tout coopérateur. — Partout on peut veiller à ce que l'enfant reçoive une instruction religieuse et morale suffisante; à ce qu'il soit tenu loin des mauvais exemples; à ce qu'il soit envoyé dans des écoles, où sa foi ne soit pas exposée à périr.

Partout enfin l'on peut s'intéresser aux enfants qui paraissent être prédestinés au ministère des autels; on peut les aider à faire les études nécessaires, les soutenir d'un bon conseil ou du moins ne pas les détourner de leur sainte entreprise et assurer ainsi de nombreux prêtres à l'Eglise de Jésus-Christ. Enfin, après avoir appelé sur ses auditeurs toutes les bénédictions de la Vierge Sainte et de Son Divin Fils, Dom Bosco descendit de chaire, en leur souhaitant de pouvoir, après le pèlerinage de cette vie, arriver heureusement au port de l'éternité.

Les jeunes gens de l'Oratoire, désireux de témoigner à D. Bosco les sentiments de leurs cœurs les avaient formulés en cette brève inscription: « La France vous a comblé d'honneurs; Turin vous offre son amour. » Certes ils ne voulaient pas dire que la France n'eût fait que prodiguer à Dom Bosco des honneurs retentissants; ils savaient fort bien, par les récits de leurs directeurs, que la France a donné à Dom Bosco des preuves indiscutables d'un amour, dont les journaux de toutes les nuances se sont faits les témoins; — mais ils savaient aussi que, plus que tous autres, comme les premiers-nés de la famille Salésienne, ils ont le devoir d'aimer celui, dont la vie tout entière leur a été consacrée. Cet amour que la France lui a si éloquemment témoigné, Dom Bosco le préfère à tous les honneurs; il désire être aimé de tous non pas certes pour sa personne, mais pour les milliers de pauvres jeunes gens recueillis dans ses maisons; il désire des actes de charité pour soutenir et faire prospérer ses missions dans l'Amérique du Sud; il attend de tous une aide morale et matérielle pour favoriser la bonne presse, et faire fleurir les nombreuses œuvres de religion et de bienfaisance qu'il a pu fonder, et dans l'ancien monde, et dans le nouveau. Jadis, les gouvernements se faisaient gloire de venir en aide par de larges subventions à des œuvres aussi utiles à la société civile; aujourd'hui, on ne peut attendre d'eux qu'une aide purement négative, la permission de faire le bien, sans être inquiété ni troublé dans l'exercice de la charité. Ce rôle de protecteurs que les Gouvernements abandonnent, c'est à nos amis de le prendre. Quarante années et plus,

ont déjà sanctionné ces œuvres par la plus décisive de toutes les épreuves, par l'épreuve du temps — Les faits les plus manifestes n'ont cessé de montrer, avec la dernière évidence, que Dieu s'occupe tout particulièrement de ces œuvres ; qu'il est avec l'Oratoire de St. François de Sales et la pieuse Société Salésienne, parce que cet Oratoire et cette Société n'ont été fondés que pour sa gloire, pour le bien de son Eglise, pour la régénération d'une société bouleversée. Cette protection, nous en avons le ferme espoir, Dieu ne la retirera pas à la pieuse Société Salésienne, et Marie Auxiliatrice continuera, comme elle l'a si bien fait jusqu'à ce jour, à couvrir de son manteau virginal les pauvres orphelins et ceux qui leur ont consacré leur vie, à l'exemple de Dom Bosco ; elle continuera son intercession auprès de Dieu, pour obtenir à leurs bienfaiteurs les grâces les plus signalées et encourager ainsi tous les chrétiens à faire quelque aumône à ses petits protégés. A vous donc, chers Coopérateurs, de seconder les dessins de Dieu et de son auguste Mère en assurant aux orphelins le secours continué de votre généreuse charité.

LA DÉVOTION À NOTRE DAME AUXILIATRICE.

Depuis plus de trois années, il n'était tombé ni pluie ni rosée sur la terre d'Israël ; pas un brin d'herbe, pas un arbuste qui ne fut entièrement brûlé par les rayons ardents du soleil. La campagne offrait l'aspect d'un vaste désert. C'était un juste châtiment infligé au peuple Hébreu. Ce peuple, entraîné par l'exemple du roi Achab et de la reine Jézabel, avait abandonné le culte du vrai Dieu pour adorer des divinités fausses et menteuses. Un fléau si grand et si prolongé dans sa durée ouvrit enfin les yeux des pécheurs ; ils rentrèrent en eux-mêmes et cherchèrent à se réconcilier avec le ciel.

Ce fut alors que le prophète Elie vint au nom de Dieu se présenter à Achab, et lui promit la pluie et tous les biens en abondance, si son peuple et lui revenaient à l'amour et au service du Seigneur et renvoyaient les autels des faux Dieux. La proposition fut acceptée ; — Elie monta sur la cime élevée du mont Carmel et pria le Seigneur d'ouvrir les cataractes du ciel, et de verser une pluie bienfaisante sur la terre d'Israël, aride, et désolée. Peu d'instants après, on vit se former, du côté de la mer un léger nuage ; ce nuage s'éleva peu à peu, s'étendant sans cesse ; — En peu d'instants il eut couvert tout le firmament.

La pluie se mit à tomber à torrents ; la terre altérée but avidement ces eaux ; les ruisseaux, les sources, les fleuves même, se remplirent ; et, en quelques jours, toute la campagne se revêtit de la fleur d'une vie nouvelle, pour donner en son temps une abondante récolte (III Reg. xviii).

Au petit nuage aperçu par le prophète Elie, on a, fort justement, comparé dans ces derniers temps, la dévotion à N. D. Auxiliatrice. En effet, peu d'années se sont écoulées depuis le jour où s'éleva à Turin une Eglise dédiée à la mère de Dieu

sous le titre de N. D. Auxiliatrice. Dès ce jour on commença, d'une manière plus particulière, à l'honorer, à l'invoquer sous ce beau titre ; à recourir à Elle en toute sorte de nécessités ; — et cependant, en si peu de temps, cette dévotion s'est tellement répandue qu'on peut la dire maintenant universelle ; et pour les personnes qui la professent, et pour les lieux auxquels elle s'est étendue. Toutes les classes, toutes les conditions recourent à Marie Auxiliatrice, honorée plus spécialement en son Sanctuaire de Turin. Les grands et les petits, les riches et les pauvres, les bien portants, et surtout les malades et les affligés recourent à Elle ; les individus, les familles, les communautés, les paroisses, des villes entières même implorent son secours ; Marie Auxiliatrice s'invoque en Italie, en France, en Allemagne, en Belgique, en Espagne ; on l'invoque dans l'ancien et dans le nouveau monde, dans l'Amérique du Nord, et dans celle du Sud ; jusqu'aux points les plus éloignés du globe. Il ne se passe pas de jours sans que de dévots pèlerins, ou tout au moins des dépêches ou des lettres, n'arrivent pour demander des grâces, ou pour acquitter des vœux et faire retentir des hymnes d'actions de grâces dans ce Sanctuaire, devenu comme le thrône de la céleste et miséricordieuse Reine. Cette dévotion, cet amour, cette confiance, cet élan de recours à Marie secours des chrétiens, va toujours croissant et nous donne un juste motif d'assurer que, comme la petite nuée du Carmel, cette dévotion se répandra sur tout le peuple chrétien et fera tomber du ciel des bénédictions chaque jour plus abondantes et plus choisies, et pour le temps, et pour l'éternité. Les grâces de tout genre que Dieu ne cesse d'accorder à ceux qui invoquent Marie sous le titre d'Auxiliatrice, ouvrent nos cœurs à cette douce espérance. Il semble que Dieu veuille montrer par des grâces si multipliées, combien cette dévotion lui est agréable. Les grâces accordées sont si nombreuses que leur seule relation pourrait former de gros volumes. On ne peut raisonnablement douter de leur vérité, soit parce que les récits de ces bienfaits sont contenus dans des écrits originaux ; soit parce que les témoins assurent presque toujours leur vérité par des aumônes destinées à la décoration de l'église et au charitable entretien des pauvres jeunes gens, recueillis et élevés près du Sanctuaire, comme sous le manteau de la mère céleste. A l'offrande matérielle, s'unit toujours la prière, la confession, la communion, et souvent le pèlerinage de ceux qui ont obtenu ces faveurs. Or chacun sait que, surtout en nos temps, nul ne se résout à de tels sacrifices, s'il n'a de puissants motifs. Et il ne peut être ici question d'autres motifs que de la persuasion, de l'expérience certaine, d'avoir reçu quelque faveur de Dieu par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Ajoutons encore que les relations des grâces reçues, quel que soit leur nombre, ne peuvent donner une idée exacte et complète de la faveur bienfaisante avec laquelle Marie Auxiliatrice récompense ses serviteurs. — La plus grande partie des faveurs que la miséricordieuse Vierge accorde à ceux qui recourent à elle demeure inconnue, soit

parceque celui qui reçoit ces grâces ne sait les écrire et ne peut se rendre en personne à son Sanctuaire pour les y relater ; soit parce qu'il s'agit de grâces purement spirituelles ; parfois aussi parce qu'il répugne de faire connaître certains secrets de famille, certains maux et tribulations dont on a obtenu la délivrance.

Il est donc raisonnable de l'affirmer, semblable à la petite nuee du Carmel, cette dévotion répand, dès maintenant, sur la terre une pluie prodigieuse et féconde de bénédictions, qui feront aimer cette belle dévotion, et la feront se dilater de plus en plus. Ainsi, tandis qu'elle délivrera des maux de l'esprit et du corps les chrétiens affligés et souffrants, elle ne laissera pas de faire fleurir au milieu d'eux les vertus les plus belles et produira des fruits abondants pour la vie éternelle.

Pour donner un aperçu de l'extension qu'a déjà prise la dévotion à Marie Auxiliatrice et comme preuve de la bonté et de l'empressement avec lesquels cette mère du bel amour, et de la sainte espérance secourt ceux qui l'invoquent sous le titre d' Auxiliatrice ; — désireux aussi d'exciter les fidèles à mettre en elle toute leur confiance, nous avons, dans les années précédentes, et même dans la présente année, publié à part une série de grâces, dont on nous avait envoyé la relation ; de temps en temps, nous en avons orné les colonnes du bulletin lui-même. Dans le même but, nous en reproduisons ci-dessous deux autres, que l'on nous a rapportées, il y a peu de jours, de l'Italie et de la France. Puissent ces grâces ouvrir de plus en plus nos âmes à l'amour de Marie Auxiliatrice ; puissent-elles nous être un puissant aiguillon à faire un prompt recours à cette céleste bienfaitrice, quand nous nous trouvons affligés par des maux du corps ou de l'esprit. Puissent-elles nous encourager à nous assembler sous le manteau d'une mère si amoureuse, d'une si haute protectrice, afin qu'après avoir éprouvé les doux effets de son aide puissante dans les batailles de la vie, nous puissions, comme la sainte église le dit dans ses prières, faire, d'une manière encore plus efficace, l'expérience de cette aide toute puissante au moment de la mort. Puisse-t-elle nous faire remporter une victoire complète sur les ennemis de notre âme et nous faire entrer triomphants au sein de la gloire éternelle. « *Ut tali praesidio certantes in vita, victoriam de hoste maligno consequi valeamus in morte.* »

LA FÊTE DE NOTRE D. AUXILIATRICE à l'Oratoire de Saint François de Sales.

Mardi 5 juin, l'Oratoire de St. François de Sales, à Turin, a célébré la plus grande des fêtes de la pieuse Société Salésienne ; la fête de Notre Dame Auxiliatrice. Nos lecteurs n'ignorent pas avec quelle solennité les enfants de Dom Bosco savent honorer leur Bienfaitrice et leur Mère, en ce jour plus spécialement consacré par l'Eglise à prouver à Marie sa reconnaissance et son affectueuse confiance en Celle qui fut et sera toujours le secours des chrétiens.

Nos chers enfants ont su, cette fois encore, se tenir à la hauteur de leur réputation. La beauté, toute religieuse, de cette imposante et douce manifestation d'amour filial, a dépassé tout ce que l'on pouvait attendre. Nos visiteurs étrangers à l'Italie, nos visiteurs français surtout, étaient dans le ravissement. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur la pompe et la parfaite exécution des cérémonies, sur la tenue édifiante des enfants de chœur et des jeunes gens eux-mêmes ; sur la beauté des chants, sur leur harmonie, suave et puissante à la fois ; sur le goût et la richesse de la décoration de l'autel de Notre Dame Auxiliatrice, et de l'église entière. Ils admiraient aussi l'affluence extraordinaire des fidèles de tous les rangs et de toutes les conditions, comme aussi de tous les pays, venus pour témoigner à leur Mère du ciel la foi, la confiance, l'amour et, presque tous aussi, la reconnaissance, dont leurs cœurs étaient pénétrés. Ce qu'ils ne pouvaient surtout se lasser d'admirer, c'était le nombre imposant des messes et des communions. Depuis trois heures du matin jusqu'à midi, la célébration du saint Sacrifice a été continue aux six autels du sanctuaire, témoin de tant de prodiges. Plusieurs prêtres ont dû se résigner à célébrer la sainte Messe sur des autels provisoires, dressés dans une des sacristies. La distribution du pain Eucharistique n'a presque pas cessé, depuis l'heure la plus matinale jusqu'à une heure assez tardive. Souvent, deux prêtres étaient simultanément occupés à satisfaire au pieux empressement des fidèles.

Sa Grandeur, Monseigneur l'Evêque de CENEDA s'était fait un religieux plaisir d'apporter à Marie Auxiliatrice un surcroît d'honneur, en officiant pontificalement à la grand' messe et aux vêpres, suivies du salut solennel du très-saint Sacrement.

Le banquet, offert à ses visiteurs par D. Bosco, ne comptait pas moins de cinquante couverts ; de charitables amis avaient envoyé les provisions, en quantité surabondante. Ce repas était présidé par Sa Grandeur. On y remarquait plusieurs français de distinction.

Ils avaient voulu venir passer ce grand jour à Turin, les uns pour remercier Notre Dame Auxiliatrice, les autres pour lui demander des grâces, bien ardemment désirées, et déjà même obtenues en partie, puis qu'ils avaient pu faire le voyage sans fatigue, en dépit de maladies des plus graves et contre les avis des médecins.

Les toasts se sont faits en langue française.

La Prieure de la fête était une de nos bienfaitrices insignes, Madame Ferrand, de Paris ; le Prieur, un écrivain catholique, bien avantageusement connu, bienfaiteur aussi de nos œuvres, M. Albert du Boys, ancien magistrat. Ce vaillant écrivain, dont la verte vieillesse a toutes les ardeurs de la jeunesse, unies à cette profonde sagesse que les années mûrissent, sans l'affaiblir, chez les natures privilégiées ; M. Albert du Boys, prépare un travail considérable sur les œuvres salésiennes ; il est venu les étudier sur place, en cet oratoire qui fût leur premier foyer.

La fête s'est terminée par une très-belle illumination, qu'a respectée la pluie. C'est un fait

assez étonnant par sa continuité ; la pluie tombe toujours pendant les offices, le jour de Notre Dame Auxiliatrice ; elle cesse, d'ordinaire, pour permettre aux visiteurs de Marie de se retirer en liberté ; comme aussi elle leur a laissé le temps d'arriver en grand nombre emplir son vaste sanctuaire, encore trop étroit pour recevoir tous ses visiteurs.

Certaines personnes affirmaient qu'il y a là quelque chose de providentiel, en vue d'éviter que leur curiosité satisfaite, quelques visiteurs, moins profondément chrétiens, ne viennent à se retirer sans attendre la fin des offices. Il est certain que, s'il pouvait y avoir à redouter chose de ce genre, le remède n'eût pu être plus efficace ; la pluie tombait avec une rare violence, et l'orage ne s'est un peu calmé que sur la fin de la grand'messe.

De toute manière, et en dépit de tout ce qui pouvait troubler cette fête de famille, tout s'est terminé à la plus grande gloire de Dieu et de Marie Auxiliatrice, à laquelle la Société Salésienne est heureuse d'avoir pu témoigner son amour et sa reconnaissance avec une pareille solennité.

GRÂCES OBTENUES

PAR L'INTERCESSION DE N. D. AUXILIATRICE.

Voici deux grâces dont nous venons de recevoir la relation, l'une est pour le corps, l'autre est purement spirituelle.

Un père de famille nous écrit de *Giustenice* près *Savone*, à la date du 14 Avril.

C'est avec le plus grand plaisir que je m'empresse de porter à votre connaissance une grâce des plus signalées, obtenue de Marie Auxiliatrice. J'avais une petite fille de 8 ans, torturée par le mal terrible du *tétanos* (1). Les médecins, après avoir vainement tenté tous les remèdes sans aucun succès, me dirent que l'enfant était perdue. La pauvre gisait étendue sur son petit lit, immobile et froide comme un cadavre, sans pouvoir avaler aucune espèce de nourriture. Tout son petit corps était tellement courbé qu'il faisait pitié à quiconque la voyait. Sa tête ruisselait continuellement de sueurs, à raison des spasmes atroces dont elle était agitée. Sa grand'mère et moi, nous nous tenions jour et nuit près d'elle, au désespoir de la voir souffrir si cruellement sans pouvoir lui donner le moindre soulagement. Lorsque un jour un éclair d'espérance vient briller à mes yeux. Je me souvins que la Vierge Sainte avait déjà bien d'autres fois rendu la santé à ses dévots, et que, s'il plaisait à Dieu, elle pourrait encore la rendre à ma pauvre petite fille. Je me recommandai chaudement à Marie Auxiliatrice ; je la suppliai d'avoir pitié de ma chère petite, et je promis de vous envoyer une aumône pour faire célébrer une messe d'action de grâces, à son autel le jour de sa fête. Dès le moment même où j'eus terminé cette prière et cette promesse ma chère

(1) Le *Tétanos* est une maladie caractérisée par des convulsions permanentes, dans un ou plusieurs muscles, accompagnées de tension et de douleurs qui la rendent presque toujours mortelle.

petite enfant commença à se trouver mieux ; et, peu de jours après, elle était complètement rétablie. Elle est aujourd'hui plus robuste qu'auparavant.

Je rends donc de bien vives actions de grâces à la très Sainte Vierge Auxiliatrice, et, pour acquitter ma promesse, j'envoie l'aumône ci incluse.

PIETRO RICCI.

Rueil, le 11 Avril 1883.

Monsieur l'Abbé.

La neuvaine que vous avez bien voulu me proposer le 27 Mars (en réponse à mes demandes de prières) était à peine commencée, que l'une des pauvres âmes, pour lesquelles nous invoquions le Sacré-Cœur de Jésus et Marie Auxiliatrice, revenait à Dieu et demandait un prêtre, au moment où tout espoir d'un si grand changement paraissait plus difficile que jamais. Il y avait 18 ans que cette personne (âgée de 36 ans) ne fréquentait jamais l'église, et tout, famille et circonstances semblaient rendre son retour à Dieu impossible.

Cependant il a eu lieu, et dans d'excellentes conditions. Je ne sais, Monsieur l'abbé, comment vous exprimer ma reconnaissance et mes remerciements. Cette victoire si imprévue augmente ma confiance et mon espoir pour obtenir d'autres conversions non moins désirées, et la grâce de mener à bien l'éducation de deux petits orphelins.

Veuillez agréer Monsieur l'abbé, avec l'expression de ma gratitude et de mes respects, l'assurance de mon dévouement et de mes pauvres prières.

EUG. PICARD.

M^{lle} PICARD.

16, Rue Trumeau, Rueil.

(Seine et Oise)

FÊTE ET CONFÉRENCE DES COOPÉRATEURS dans l'Oratoire Saint Léon à Marseille.

Le 1^{er} avril on nous écrivait de Marseille :

Vive Marie Auxiliatrice ! aujourd'hui et toujours ! Tel est le cri de ceux, qui ont assisté le 29 mars matin dans l'Oratoire Saint-Léon, à la bénédiction solennelle d'une très-belle statue représentant la Vierge Auxiliatrice. Cette statue est un don fait à l'Oratoire par une pieuse famille marseillaise, comme témoignage de reconnaissance pour une grâce obtenue ; elle est l'œuvre remarquable de l'artiste Galard. — La cérémonie ne pouvait être ni plus touchante, ni plus consolante. D. Bosco célébrait la messe et bénissait la statue. Il y avait bien, entre Coopérateurs et Coopératrices, trois-cents assistants pieusement recueillis, et presque tous s'approchèrent de la sainte Table avec les enfants de la maison.

Après la messe, un voile qui cachait la statue se leva, et la Vierge apparut dans une niche splendide, environnée de blancs nuages et illuminée d'un millier de flammes gracieusement disposées. L'effet fut surprenant. La statue a environ 2 mètres ;

elle est d'une rare beauté. La délicatesse des couleurs, la proportion des parties, la suave expression de l'Enfant Jésus, sont très-remarquables ; tous l'admirent et en sont enthousiasmés.

La statue étant bénite suivant le rite, D. Bosco ému adressa quelques courtes paroles aux dévots auditeurs. Il se réjouit de voir une si grande foi dans Marseille, non seulement parmi les pauvres, mais parmi les riches, non seulement parmi les femmes, mais d'une manière particulière parmi les hommes ; il loua leur fréquence aux saints Sacrements ; il les encouragea à persévérer et à recourir pour cela à la protection de la Vierge Auxiliatrice. Il dit ensuite en peu de mots son puissant secours, et les grâces accordées, surtout à la suite de la promesse d'accomplir quelque œuvre, qui tourne à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes. Et parmi ces œuvres, quelle est plus agréable à Dieu et à sa tendre Mère, que celle d'aider en toutes manières possibles l'éducation de la jeunesse ?

Conférence.

Je voudrais raconter au long tout ce que Dom Bosco a dit le matin, mais afin de n'être pas trop long, je passe à la Conférence.

On avait imprimé sur l'invitation pour les Coopérateurs et Coopératrices de la ville et des environs, que Dom Bosco aurait fait son exposé à trois heures du même jour ; que Sa Grandeur Monseigneur Robert, qui devait présider la réunion, aurait aussi adressé quelques paroles à l'assemblée. La pieuse réunion devait commencer à trois heures ; mais à une heure après-midi bon nombre de personnes étaient déjà venues pour s'assurer d'avoir une place, elles ne se trompaient pas ; car à deux heures et demie ceux qui voulaient demeurer à la chapelle, devaient se contenter de rester debout, et à 3 heures il n'y avait plus de place ni pour s'asseoir, ni pour rester droit. La chapelle, la tribune et le couloir étant remplis, ceux qui arrivèrent ensuite durent se retirer à regret.

Pendant qu'on attendait D. Bosco à la chapelle, les prêtres, les abbés de la maison et autres Coopérateurs s'étaient dispersés, dans la cour pour recevoir Sa Grandeur. Il y avait entre autres le très-digne Curé de St. Joseph ; son frère, Monseigneur Guiol, Recteur de l'Université de Lyon, et d'autres remarquables ecclésiastiques de la ville.

Les joyeux accords de la musique du Collège accueillirent Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque à son entrée. D. Bosco alla le recevoir à la porte du carrosse ; on défila ensuite à la chapelle. Les enfants n'y descendaient pas, car il n'y avait pas de place pour eux. D. Bosco après avoir reçu la bénédiction de Sa Grandeur, prit tant bien que mal la parole en français, et s'exprima ainsi.

Discours de D. Bosco.

Ce qui importe le plus lorsque par la grâce de la divine Providence, les Coopérateurs et les Coopératrices sont assemblés en conférence, c'est d'exposer l'état des œuvres, que nous nous sommes proposé de soutenir à l'avantage de la religion et

de la société civile, d'examiner s'il y a progrès et quel progrès. Eh ! bien, grâce à Dieu et à votre généreuse charité, je suis tout satisfait de vous assurer que nos espérances n'ont point été déçues, et que le bien, qui fut commencé par votre coopération, s'étend et prend un développement qui surpasse notre attente.

Laissant de côté les maisons d'Italie, d'Espagne, du Brésil, de l'Uruguay, de la République Argentine, de la Patagonie, lesquelles furent ouvertes ou agrandies cette année ; passant aussi sous silence celles que sous peu on pourra implanter en Portugal et ailleurs, je parlerai de préférence de celles de France, comme nous étant grandement à cœur, et d'une manière particulière confiées à votre charité par la divine Providence.

Et selon la marche que j'ai suivie en les visitant, je commencerai par celle de Nice. J'y ai trouvé une maison nouvellement construite pour les Sœurs, un local préparé pour mettre quelques laboratoires de plus, une chapelle au service de la Communauté. Ces bâtisses permirent d'élever de 100 à 200 le nombre des enfants ; cent enfants de plus, apprennent un métier, reçoivent les principes des lettres et des sciences, apprennent à connaître et à aimer Dieu ! C'est bien consolant !

De Nice je me rendais à la Navarre, près de Toulon. Là, comme vous le connaissez déjà, nous avons recueilli les orphelins abandonnés de la campagne ; c'est une colonie agricole, qui a donné déjà de bons fruits, et qui se prépare à en donner de meilleurs. L'année passée il y existait encore une vieille maison menaçant ruine. Il fallait une prompte réparation ; les moyens manquaient ; cependant confiant en Dieu nous avons béni la première pierre d'une nouvelle et grande bâtisse, capable d'abriter plus de cent cinquante jeunes gens. Aujourd'hui elle est terminée ; ceux qui, comme moi, connaissant l'état de cette maison, ont vu l'année dernière ce qu'il y avait, et voient cette année ce qu'il y a, ne peuvent ne pas en être émerveillés, et bénir le Seigneur, qui nous a si visiblement protégés.

Des maisons hors de Marseille, il me reste à parler de St. Cyr. Les dangers et les séductions auxquels sont exposés les jeunes gens de la campagne, sont bien plus grands pour les pauvres orphelins que pour les garçons. Le plus souvent pour gagner leur nourriture, elles sont contraintes de se rendre dans les villes, de s'adapter à tout métier et à tout service. Le manque d'éducation et de religion d'un côté, le scandale, la corruption et la malice de l'autre font des ravages immenses. Qui peut compter toutes les victimes ? Qui peut dire combien de ces créatures retourneront chez elles telles, qu'elles en étaient parties ? Vous voyez que la nécessité de s'opposer à de tels dangers de perversion est urgente. — Il était donc nécessaire de penser aux pauvres orphelins de la campagne ; on l'a fait, en fondant la maison de St. Cyr. Une quarantaine de jeunes filles y ont déjà été reçues instruites et élevées ; elles travaillent la terre, reçoivent l'instruction intellectuelle, religieuse et morale ; elles tâchent d'apprendre ce qui est propre de leur sexe et de leur condition ; elles s'ef-

forcent de former leurs cœurs aux vertus solides et de se préparer pour l'avenir.

Mais cette maison, je le dis à regret, pour être trop détachée des grands centres, est peu connue et ne jouit pas de cette charité, qui soutient et fait fleurir celles de Nice, de la Navarre et de Marseille. — On voudrait doubler le nombre des jeunes filles reçues, de 40 le faire monter à 80, à 120, et avoir ainsi une centaine d'âmes candides, qui prient Dieu pour nous et lui rendent gloire; mais pour le présent les moyens nous manquent. Cependant nous ne perdons pas l'espoir de commencer là aussi et sous peu une nouvelle maison; c'est pourquoi, après avoir déclaré la guerre à l'enfer, nous ne souffrirons pas d'être vaincus en œuvre par les enfants des ténèbres.

Il n'est pas besoin de parler au long sur notre Oratoire de Marseille; vous voyez vous-mêmes tout ce qu'on a fait. Après avoir fini cette chapelle, acheté le terrain pour une troisième bâtisse, nous avons été obligés de construire une maison pour nous protéger contre la vue des voisins. Cette maison sera bientôt en état d'être habitée, et on pourra ainsi porter de 300 (le chiffre actuel), à 400 et plus le nombre des enfants. Pour tout cela, on comprend facilement qu'il a fallu de l'argent, et comme il manquait, on a dû faire des dettes; savez-vous à combien monte la note générale? A 199,000 francs!! Voilà le premier complément qui me fut fait à mon arrivée par les Supérieurs de la maison! On me présente une note à payer, laquelle en contenait une série d'autres inférieures, cette note s'élevait à un peu moins de 200,000 francs! Or il s'agit d'en venir au concret, c'est à dire de payer les créanciers, lesquels ne se contentent pas de recevoir des paroles; il faut trouver les moyens. Quelqu'un pourra proposer la prière, mais les prières ne suffisent pas il faut y ajouter les œuvres. Nos jeunes gens pas plus que les créanciers, ne se contentent de prières. Ils mangent du pain, ils en mangent beaucoup, et quoi que l'on dise ou fasse pour les persuader de perdre cette habitude, ils n'en veulent rien savoir pas même pour un seul jour. Ils ne prétendent pas avoir des friandises, non, mais du pain et de la soupe à satiété. Voilà la nourriture qu'ils prétendent, et que nous devons leur fournir.

On demandera: — Comment faut-il donc faire pour acquitter une si grande dette? — Il n'y a pas long temps, on terminait à Turin une très-belle église, qui, une fois achevée, ne couta pas moins d'un million; eh! bien, savez-vous combien on avait dans la poche au commencement des travaux? — Huit sous! — La première semaine on ne savait comment payer les ouvriers, lorsque le Supérieur fut appelé au chevet d'une dame infirme, laquelle n'espérant plus aucun soulagement des remèdes humains voulait mettre toute sa confiance en Dieu et en l'intercession de la Vierge Auxiliatrice. — Marie vous aidera, lui-dit le prêtre, mais il est nécessaire que de votre côté vous fassiez tout votre possible. D'abord, priez et priez de cœur, et récitez pendant une neuvaine trois fois par jour un *Pater*, *Ave* et *Gloria* avec une *Salve Regina*. — Ah! je ferai cela bien volontiers et

avec la plus grande dévotion. — Mais cela ne suffit pas, ajouta le Supérieur, vous devez faire quelque offrande en l'honneur de la Madonne, et m'aider dans l'œuvre que j'ai commencée (et je la lui exposai). Je ne sais vraiment, ajouté-je, où donner de la tête pour payer les ouvriers samedi, vous devriez les solder à ma place. — Je le promets, si la SainteVierge m'accorde la grâce de pouvoir sortir de ce lit, pour samedi. Mais combien faudrait-il? — Pour cette semaine il faut mille francs. — Eh! bien, revenez samedi, et vous aurez de quoi payer vos ouvriers.

Le samedi suivant, le Supérieur revient, après-midi, à la maison de la malade; il frappe à la porte, et demande à la domestique, qui était accourue, des nouvelles de la maîtresse. — Oh! Père, répond celle-ci, elle est guérie! Elle s'est levée, et, non contente de se promener dans sa chambre, elle s'est rendue à l'église pour en remercier le Seigneur; elle a déjà préparé la somme qu'elle se propose de vous remettre. — Gloire à Dieu et à la Vierge, s'écria le prêtre! — Au moment même entre la dame; elle raconte sa guérison, offre la somme promise et, depuis, elle n'a pas cessé de nous aider à la construction de l'Eglise jusqu'à son entier achèvement.

Voilà, Messieurs, entre plusieurs, autres semblables, un des faits, qui donnèrent naissance au Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, à Turin. Sur plus d'un million de francs, nous pouvons affirmer que huit cent cinquante mille furent offerts pour des grâces obtenues par l'intercession de la Mère de Dieu. Ce qui s'est fait à Turin, j'espère le voir se renouveler à Marseille en faveur de l'Oratoire St. Léon.

Ici je remercie de toute mon âme ceux qui, jusqu'à présent, nous ont porté secours. Je remercie surtout Sa Grandeur Mgr. l'Evêque, qui nous montre une bienveillance exceptionnelle; je remercie les Comités des Messieurs et des Dames, établis pour venir en aide à l'Oratoire dans ses principales nécessités; je remercie tous les Coopérateurs et Coopératrices, qui, jusqu'à ce jour, nous ont charitablement prêté secours, et ne refusent point de nous le prêter encore à l'avenir. Souvenons-nous tous des paroles de l'Evangile: *Date et dabitur vobis*. Donnez et on vous donnera. Pensons que Dieu est un bon rémunérateur. Qui fait la charité, prête à Dieu, et il peut être sûr d'avoir l'intérêt du cent pour un. Qui refusera donc de placer son argent à cette banque? Aidons-nous mutuellement à faire du bien à la jeunesse, à cette possession édue du Seigneur. N'épargnons ni la peine, ni les fatigues, ni les sacrifices; nous serons tous largement récompensés un jour au Ciel, où j'espère que nous nous retrouverons tous pour louer le Seigneur et jouir de sa présence.

Paroles de Monseigneur l'Evêque.

Après D. Bosco, Sa Grandeur, Monseigneur l'Evêque de Marseille prit la parole. Dans son admirable allocution, Monseigneur Robert signala surtout l'œuvre de la Providence divine dans le développement extraordinaire des Maisons Salesiennes dans le monde; il dit que per-

une œuvre semblable, un homme seul ne suffit pas, mais qu'il faut la coopération de plusieurs. Voilà pourquoi furent institués les Coopérateurs et Coopératrices. Dom Bosco est l'instrument de la Providence et les Coopérateurs et les Coopératrices ont reçu du Ciel la mission d'aider D. Bosco et ses enfants à étendre sur la terre le règne de Dieu. Il exhorta tous ceux qui étaient présents à faire le bien par l'exemple et l'aumône, et reprenant le texte cité par D. Bosco *date* et *dabitur*, il raconta un beau trait. « Parmi les nombreux couvents, dit-il, qui fleurirent au moyen âge, dans l'Afrique septentrionale, il y en eut un qui put, sans rien posséder, maintenir par la charité des fidèles, ses religieux et un grand nombre de pauvres. Or il arriva que la charité commença à se refroidir considérablement et à tel point que ces religieux se trouvèrent bientôt dans une étroite nécessité. Quelle ne fut pas la peine du Supérieur, qui, ne sachant comment y remédier, alla trouver un de ses confrères, chef, comme lui, d'une Communauté; il lui exposa l'affaire. Celui-ci sachant que les aumônes, que l'on distribuait aux pauvres dans ce couvent, avaient été considérablement diminuées, et même entièrement supprimées pour que les religieux n'eussent pas à souffrir, lui répondit: vous aviez, dans votre maison, deux sœurs, qui ne se séparent jamais l'une de l'autre; l'une est la sœur *Date* (Donnez), l'autre la sœur *Dabitur*; « on vous donnera; » Vous avez chassé la sœur *Date*; et, par conséquent, la sœur *Dabitur* s'en est allée, laissant vos religieux dans la misère.

Ce fait fit sourire les assistants; chacun en tira la morale, et se promit de faire désormais le plus de bien possible au prochain pour recevoir de Dieu toutes sortes de bénédictions.

Après son discours, Monseigneur assista à la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement, donnée par Monseigneur Guiol.

Pendant que les fidèles sortaient de l'église, Dom Bosco se plaça modestement à la porte, un bassin à la main, et demandant l'aumône pour ses enfants.

Il n'est pas nécessaire de dire combien on était touché de le voir à ce poste, et quelle générosité il inspira à ces Français, qui l'aiment tant et lui viennent tant en aide.

Cette journée se termina par le chant solennel des Vêpres et la bénédiction du Saint-Sacrement pour ceux de la maison. Trois jours après la Conférence, Dom Bosco partait de Marseille pour Paris en s'arrêtant à Avignon, Valence et Lyon.

LA PROCESSION DU TRÈS-SAINT-SACREMENT À L'ORATOIRE S. LÉON.

Nous recevons la lettre suivante:

Marseille, le 28 Mai 1883.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DU BULLETIN SALÉSIEN
À NICE,

Une foule pieuse et recueillie se pressait hier, au pied de l'autel de notre Dame Auxiliatrice, à l'Oratoire de S. Léon à Marseille.

Le petit sanctuaire avait été splendidement décoré, des oriflammes étincelantes d'or ornaient la nef, des gerbes de fleurs aux mille couleurs rivalisaient de suavité avec l'encens du saint Lieu.

Maîtres et élèves se hâtaient, dans un pieux empressement, à décorer les reposoirs du Dieu de l'Eucharistie, le temps n'ayant pas permis de suivre l'itinéraire primitif.

Rien de gracieux, comme ces petits autels improvisés, ces guirlandes et ces bannières d'un goût si parfait et si délicat.

Il est cinq heures, on commence l'office divin chanté par la maîtrise, sous l'habile direction du maître de Chapelle de S. Joseph.

Après les Vêpres, on organise la procession: la Croix, les élèves portant des branches de lis et des bannières aux couleurs du Saint-Siège, et les personnes pieuses présentes précèdent le T. S. Sacrement en portant des flambeaux, après elles viennent les religieuses de Marie Auxiliatrice, puis la maîtrise en habit de chœur, chaque choriste porte une branche de rosier fleurie, enfin, le Divin Prisonnier porté par Monsieur le Chanoine Guiol recteur de St Joseph, entouré par un nombreux Clergé: Le T. R. Père Dom Albera, Visiteur provincial, M. le Directeur de l'Oratoire ainsi que les autres religieux Salésiens, en habits sacerdotaux, ou en simple surplis.

La procession parcourt les élégantes arcades du cloître, décoré avec une charmante et gracieuse simplicité; par trois fois, le cortège s'arrête et la bénédiction est donnée, au milieu du plus profond recueillement.

Malgré la solennité du moment, il n'a pas été possible de rester impassible en entendant sonner le clairon et le tambour battre aux champs: involontairement les souvenirs se reportaient vers des temps meilleurs!

Après une dernière bénédiction, donnée à la Chapelle, magnifiquement illuminée, chacun s'en alla rempli d'une pieuse consolation et le cœur plein d'espérance pour l'avenir.

Une mention spéciale aux jeunes artistes de l'harmonie de l'Oratoire.

Les plus sincères félicitations aux organisateurs de cette pieuse et consolante fête Eucharistique.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma respectueuse Considération.

Un Coopérateur.

LETTRE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Nous recevons de l'Amérique la lettre suivante, qui nous donne une consolante nouvelle.

Buenos Ayres, 12 mars 1883.

TRÈS-VÉNÉRABLE ET TRÈS-CHER PÈRE
DOM BOSCO,

Votre application à faire bâtir des églises et à étendre le Règne de Dieu a été si bien imitée par Vos Salésiens d'Amérique, qu'il faut vraiment en remercier le Seigneur.

En effet, pour me restreindre seulement à notre province Argentine, non seulement ici à Almagro on conduit à bonne fin le sanctuaire de Ma-

rie Auxiliatrice ; non seulement D. Fagnano a jeté les fondements d'une vaste église paroissiale à Patagones, mais hier aussi notre excellent confrère D. Bourlot, curé de la *Boca de Buenos Ayres*, a eu la consolation de poser la première pierre de la première église catholique dans sa paroisse.

Je dis de la première église catholique, parce que jusques à présent il n'y eut pour église qu'une misérable cabane, indécente non seulement pour la majesté royale, mais même pour un chrétien quelconque.

L'érection d'une grande et belle église dans cette espèce de forteresse de Satan, qui a été jusques à ce jour la *Boca del Riachuelo* (ou Bouche du Diable) et considérée par tous les bons comme un heureux événement. Je m'empresse donc de vous raconter succinctement la grande fête que l'on fit à l'occasion de la bénédiction de la première pierre.

Hier précisément, 11 mars, une secte fameuse célébrait une grande fête, avec musique, discours, banquets, etc. Quelques uns craignaient en conséquence que notre fête ne réussît pas, ou qu'elle ne fût troublée par quelque incident fâcheux ; d'autres assuraient qu'il n'y aurait aux offices que *cuatro beatas* ; mais tous se trompèrent grandement.

La foule accourue fut si grande qu'une heure avant de commencer la cérémonie on ne pouvait plus circuler dans les rues contiguës à l'église, que moyennant les gardes de sureté publique.

Les mécontents ne devaient pas manquer en cette occasion ; ils devaient, en effet, servir d'ombres pour mieux faire ressortir les vives couleurs de ce beau tableau ; ils ricanèrent d'abord ; mais à peine vit-on paraître le carrosse de Monseigneur l'Archevêque Frédéric Aneiros et celui du Président de la République, à peine vit-on ces deux hauts personnages s'avancer majestueusement au milieu de la foule, que tous les fanf'rons se turent et se retirèrent tout penauds, nous laissant entièrement tranquilles.

Nos musiciens entonnèrent alors l'hymne national, après lequel Mgr. l'Archevêque commença la cérémonie à laquelle le Président de la République, le général Jules A. Roca, notre ami depuis la première mission dans la Patagonie, assista comme parrain.

Prirent encore part à la cérémonie Mgr. Antoine Espinosa et bon nombre de Coopérateurs Salésiens distingués, prêtres et séculiers. Après la bénédiction ils furent tous invités à tenir compagnie à Monseigneur Aneiros et à Son Excellence le Président, pour lesquels D. Bourlot et les membres de la Commission avaient préparé des rafraichissements.

Avant de prendre congé, Mgr. l'Archevêque accorda quatre-vingts jours d'indulgence à tous ceux qui avaient, en quelque manière, contribué à l'érection de cette église très-importante, qui doit servir de boulevard contre les ennemis innombrables de la Religion Catholique dans ces régions. — Son Excellence M. le Président remit au curé une somme d'argent, destinée aux pauvres de la paroisse.

Maintenant, cher D. Bosco, priez beaucoup afin que nous puissions vite conduire à bon terme cette église ; priez aussi afin que nous puissions trouver

de quoi acquitter les dettes que nous avons dû contracter pour la construction de la maison et église de Marie Auxiliatrice, qui nous était plus nécessaire que le pain même, afin de loger les sœurs, qui, jusques à présent, ont dû habiter une mansarde en ruines et dormir plusieurs fois par terre, faute de local. Priez enfin pour que nous conduisions à bon terme l'édifice de la sanctification de nos âmes. — Oh ! oui, obtenez-nous cette grâce du Seigneur.

Dans l'espérance d'une si grande faveur, je vous révere respectueusement au nom de tous, et me déclare, avec toute l'affection d'un fils, tout à Vous en Jésus-Christ

JACQUES COSTAMAGNA, *prêtre.*

LE COMTE CHARLES CAYS DE GILETTA.

L'an 1879 monsieur le commandeur Jean Baptiste Dupraz, qui, à une foi sincèrement catholique joignait une charité et un zèle admirable pour le bien de la jeunesse, fit bâtir une maison en Savoie, à Challonges, son pays natal, dans le diocèse d'Annecy, et pria Dom Bosco d'y envoyer un prêtre avec des maîtres et des surveillants, pour y ouvrir les classes élémentaires et un Oratoire des dimanches. Dom Bosco se rendit aux demandes de ce pieux monsieur en nommant le comte D. Charles Cays directeur de cet Institut. Bien que le comte eut préféré demeurer à Turin, il se rendit au désir du Supérieur avec une docilité édifiante. Doué d'une sincère humilité, et porté toujours à se défier de lui-même, il se contenta d'exposer son insuffisance et son inaptitude à l'office qu'on voulait lui confier ; mais il se tranquillisa entièrement quand D. Bosco lui répondit : — Quant à l'incapacité, ne vous inquiétez pas ; Dieu vous donnera ce qui vous manque. Du reste souvenez-vous toujours des paroles de saint Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat.* — Après avoir célébré la fête de saint Charles, le 4 septembre, et après avoir dit adieu à ses amis, il partait de Turin et se dirigeait vers Challonges, en la compagnie du prof. Celestino Durando.

Par des lettres écrites à Dom Bosco nous connaissons la bonne marche que prit d'abord le nouvel Institut et la profonde humilité de son directeur. « Il semble que le Seigneur veuille bénir cette nouvelle colonie Salésienne, écrivait-il peu de semaines après son arrivée, et de ces commencements on peut déjà avoir de bons présages pour l'avenir. Les enfants qui se sont fait inscrire sont déjà au nombre de 80. Il est consolant de voir comment ces bons enfants sont recueillis et dévots dans l'église. Jusqu'à présent ils ne la fréquentaient qu'aux jours de fête, pour entendre la messe et maintenant ils y viennent en bon nombre chaque jour, et s'y tiennent avec un grand recueillement. La maison est magnifique et les classes des plus belles et des plus commodes qu'on puisse désirer. Il faut dire que l'excellent et très-zélé commandeur Dupraz a fait les choses avec une splendide magnificence. Il nous traite avec une indicible bonté et une exquise gentillesse, s'occupant

même des plus petites minuties pour l'utilité de l'institution et aussi pour notre commodité. Que le bon Dieu le bénisse, lui et sa digne compagne. — Tout va bien, continuait l'humble et noble Comte, tout va bien, à l'exception du pauvre Directeur, qui est loin d'avoir toutes les qualités nécessaires pour correspondre à l'importance de sa position. Il est vrai que je vais pensant bien souvent à ce que vous m'avez dit tant de fois que : *Omnia possum in eo qui me confortat* ; avec tout cela, j'aurais besoin que la faiblesse de ma confiance ne fût point égale à mon incapacité. Je vous écris sincèrement mon anxiété, non pas que je veuille refuser de faire mon possible, mais pour que vous priiez beaucoup le Seigneur pour moi. Oh ! si vous saviez combien j'en ai besoin. Je me recommande donc à vos prières, et j'espère que vous m'obtiendrez du Seigneur tout ce qui me manque, c'est-à-dire toute chose. »

Dans son office, notre digne confrère se montra toujours de plus en plus enflammé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, et fit voir que si l'âge avait pu diminuer ses forces corporelles, il n'avait point pu affaiblir l'énergie de sa volonté. A peine les classes et l'Oratoire de Challonges furent-ils régulièrement ouvertes, qu'elles furent aussitôt fréquentées non seulement par un grand nombre des enfants du pays, mais encore par ceux de trois autres communes, éloignées d'une heure et demie de chemin. N'ayant que deux compagnons, le Directeur devait souvent, comme on dit, chanter et porter la croix. De là, suivant le règlement, avant la classe du matin, il faisait tous les jours aux enfants une heure de catéchisme ; de plus comme les enfants des pays éloignés venaient à l'Oratoire le matin et ne repartaient que le soir il passait plusieurs heures de récréation avec eux pour les surveiller. Les deux Confrères tâchaient bien de lui alléger la fatigue ; mais lui, comme un bon père, aimait mieux l'alléger pour eux, mettant en pratique le précepte du divin Maître : « Que celui qui parmi vous est le plus grand, soit comme le plus petit : et que celui qui préside soit comme un serviteur : *Qui major est in vobis fiat sicut minor : et qui praeceptor est, sicut ministrator.* » Or il était beau de voir cet aimable vieillard s'amuser, discourir, rire avec les enfants, raconter des exemples édifiants, et instiller ainsi dans leurs cœurs l'amour de la vertu et l'aversion du vice. Chaque matin, bien plus, à toute heure du jour, il se montrait prompt à entendre les confessions, et cet exercice du saint ministère lui était plus à cœur que tout autre. Aux jours de fête, il faisait un court sermon d'actualité, et il saisissait volontiers toute occasion pour leur adresser quelques paroles d'encouragement, tantôt en public, tantôt en particulier ; il ne les instruisait pas seulement, mais il les dressait aussi à la pratique des vertus religieuses, morales et civiles.

Il ne s'occupait pas seulement dans la maison en bon prêtre, mais il étendait aussi son zèle aux fidèles de la paroisse. M. le comm. Dupraz lui en laissait un beau témoignage ; il écrivait, en effet : « Le comte Cays, vénérable prêtre, dans son court séjour à Challonges, contribua beaucoup au bien

des âmes. Au tribunal de pénitence qu'il occupait accouraient les hommes et les femmes, jeunes et vieux, et tous en sortaient en manifestant leur contentement. Le curé étant depuis longtemps atteint de paralysie, notre D. Charles fut vraiment pour cette paroisse une providence du ciel.

Mais il arrive rarement que le démon ne tente pas de mettre obstacle aux œuvres de Dieu et qu'il ne réussisse peu ou beaucoup dans sa tentative par la malice de certains hommes, qui se constituent ses coopérateurs. Il y avait déjà quelque temps que notre confrère exerçait la charge de Directeur dans la maison de Challonges, lorsqu'à son grand regret il se vit comme un soldat exclu du champ de bataille. Quelques malveillants de l'endroit, supportant avec peine que les classes libres de l'Oratoire fissent désertir les classes communales, se mirent à les combattre avec acharnement. L'affaire fut portée devant l'autorité civile ; et comme le comte Cays ne jouissait point encore du droit de nationalité française, les adversaires dirent tant, qu'à force de briguer ils lui firent prohiber de s'ingérer dans les classes. Il fut bien fâché de cette défense, et suivant le but de ses adversaires, il aurait dû fermer l'institut ; mais, fort au courant déjà des choses du monde, il ne se donna point pour vaincu et ne perdit pas courage. D'accord avec son Supérieur, et fort de l'appui du commandeur Dupraz, il appela à la direction des classes un maître français, légalement autorisé, et avec son assistance il les tint ouvertes jusqu'à la fin de l'année au grand profit scientifique, religieux et moral des enfants et à la grande consolation de leurs familles.

Mais les fatigues du saint ministère et les ennuis qu'il eut à supporter pour cette affaire abattirent le physique du zélé Directeur, et furent en partie cause de sa mauvaise santé. Pour ce motif, et aussi en vue de la critique position occasionnée par l'application des fameux décrets contre les Congrégations religieuses en France, à la fin de l'année scolaire, au mois d'août 1880, Dom Bosco le rappela auprès de lui à Turin. Là il continua pendant plus de deux ans à se montrer un modèle de l'observance religieuse, et à travailler avec avantage au salut des âmes, à la grande édification de ses confrères. En voyant ce gentilhomme, presque septuagénaire, ne jamais quitter la tâche, quand il s'agissait de la gloire de Dieu ou de l'obéissance, il était impossible que les plus jeunes ne se sentissent pas fortement animés à sacrifier à son exemple les plaisirs, et les commodités de la vie. Chaque matin et même au cœur de l'hiver, après le son de l'*Ave Maria*, on voyait le digne prêtre, une petite lumière à la main, descendre dans l'église de Marie Auxiliatrice, se rendre au confessional qui lui avait été assigné, et là se mettre à genoux en attendant les pénitents. Cette vue faisait revenir à l'esprit le Bon Pasteur Jésus, près de Sichem, attendant la Samaritaine et les habitants de la ville. Aux jours de fête il demeurait parfois trois et même quatre heures de suite, au tribunal de la pénitence, n'en sortant que pour monter à l'autel célébrer la sainte Messe, par laquelle il couronnait ses saintes occupations du matin. Aux jours fériés, n'ayant pas un si grand concours de

fidèles, il confessait séparément et à plusieurs reprises; mais après avoir confessé quelqu'un, il ne s'en allait pas aussitôt, il se mettait de nouveau à genoux, allumait sa bougie, si le temps était sombre, et récitait le Bréviaire, méditait, ou s'entretenait dans de pieuses lectures, jusqu'à ce que d'autres personnes s'approchassent de son confessionnal. Les personnes qui entraient dans l'église, le voyant à cet endroit, comprenaient aussitôt qu'il attendait des pénitents, et, vu la commodité qui leur était offerte, plusieurs se confessèrent, qui d'abord n'en avaient point l'intention. Entre autres, un négociant, assura de lui-même, qu'un matin de l'hiver de 1882 étant entré dans l'église de Marie Auxiliatrice, et ayant vu ce prêtre au froid attendant des personnes pour les confesser, en éprouva d'abord un sentiment d'admiration, puis réfléchissant sur lui-même, et s'étant aperçu qu'il n'était pas trop bien avec Dieu, il s'approcha du confessionnal et arrangea les affaires de sa conscience avec une grande satisfaction de son cœur. Qui sait combien d'autres, connus de Dieu seul, en auront fait autant ! D'un autre côté chose singulière ! notre Dom Charles et par l'étude qu'il avait faite et par la connaissance du cœur humain était un excellent maître de la vie spirituelle, et malgré cela, son humilité le tenait toujours dans l'angoisse par la crainte de faire mal. Le zèle du salut des âmes le poussait d'un côté, et la crainte d'errer le retenait de l'autre; mais, grâce à Dieu, le premier, aidé et réconforté par la voix de l'obéissance, l'emportait sur la crainte.

Outre l'occupation d'entendre assidûment les confessions, le bon Comte avait encore celle de recueillir les nouvelles et d'écrire les biographies des derniers Salésiens défunts. Cette occupation l'excitait puissamment à la pratique des plus belles vertus, et lui servait en même temps à se préparer toujours mieux à la mort, qu'il s'apercevait n'être plus éloignée pour lui. En effet, sa vie tournait rapidement à sa fin.

Nous dirons dans un autre numéro sa dernière maladie et sa mort édifiante.

ECHOS DE PARIS.

Le passage de Dom Bosco à Paris a fait éclore plusieurs petites brochures destinées à faire connaître de plus en plus au public, et sa personne et son œuvre.

Sans vouloir prendre en aucune manière la responsabilité de ces publications, auxquelles nous sommes demeurés étrangers, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en cueillant, chez l'un d'elles, quelques appréciations.

Mr. Léon Aubineau s'exprime ainsi: « Paris est étonné de l'émotion manifestée dans son sein autour d'un humble prêtre du diocèse de Turin, que rien ne recommande aux yeux du monde. Il est d'une famille obscure et d'un extérieur modeste. Sa voix ne peut se faire entendre à de grands auditoires. Son pas est chancelant, sa vue faible. Pourquoi les foules courent-elles après lui?... il y a quinze jours, son nom était à peine

connu. Il avait parfois retenti dans les conférences de charité. On connaissait en gros les œuvres auxquelles il est attaché. Elles ont trait à la jeunesse, aux enfants abandonnés, et vont se multipliant et s'étendant de divers côtés.... tout cela se tient par la seule Providence de Dieu; et, c'est cette Providence que le peuple de Paris salue et acclame en ce moment dans la personne de Dom Bosco.... Il y a là une réponse, inconsciente, si l'on veut, mais directe et énergique aux proclamations d'athéisme qu'on prétend faire de toutes parts au nom du peuple. C'est à l'homme de Dieu que s'adressent tous ces hommages, c'est l'homme de foi et de prière que la foule veut contempler. Les plus grandes églises, la Madeleine, Saint-Sulpice, Sainte-Clotilde, ont été trop étroites pour contenir les fidèles qui veulent entendre la messe de Dom Bosco, prier avec Dom Bosco, recevoir la bénédiction de Dom Bosco. On ne demande pas autre chose de lui. »

Si les prodiges, que l'on raconte au sujet de Dom Bosco, trouvent des incrédules, dit l'auteur, « il y a au moins un miracle qui saute aux yeux de tout le monde, un miracle quotidien et persistant : C'est la subsistance de l'œuvre de D. Bosco. Son origine, ses progrès, ses épreuves sont des merveilles, tout manque du côté humain, et on est allé jusqu'à contester l'intelligence du pauvre prêtre livré à ses entreprises; on l'a traité de fou et on a voulu le faire enfermer. Lui et les pauvres enfants qu'il recueille ont été quelque temps comme un opprobre au milieu des chrétiens.... Ces enfants sans vêtements et demi-sauvages, dont la civilisation contemporaine se détourne... Dom Bosco les adopte, les nourrit et les élève. Il redresse ces âmes, égarées dans les ténèbres et le vice; il leur rend la dignité du baptême et la lumière de la foi;... avec les pauvres enfants sans ressources qu'il recueille de toutes parts, il ne fait pas seulement des ouvriers et des hommes; il fait des prêtres, et en grand nombre. On se plaint de la pénurie du Sacerdoce. La main de Dieu n'est pas plus réservée aujourd'hui qu'aux anciens jours. Les vocations ne sont pas moins nombreuses; elles se perdent, faute de culture et de soins. La Providence tient à associer les hommes à ses plus délicats et plus hauts ministères. C'est à l'homme de protéger et de faire épanouir les germes divins placés par Dieu dans de jeunes cœurs... (en général, et pour toutes les œuvres que Dieu lui confie, si l'homme) « consent à n'être rien, s'il ne vise qu'à rester toujours un collaborateur infime et un instrument docile, il verra, entre ses mains, passer toute la fécondité et toute la force de la puissance de Dieu. Elle sera d'autant plus active que l'homme sera plus dépouillé de lui-même et qu'il saura ne s'en attribuer aucune gloire, tout à Dieu, tout par Dieu, tout pour Dieu. J'estime que c'est la devise du prêtre que Paris acclame en ce moment. » (1)

(1) Dom Bosco, sa biographie, ses œuvres etc... par Léon Aubineau. Paris, A. Josse éditeur rue de Sévres 31.